

Rêverie

Louise Dupré

Numéro 90, été 2001

L'invitation au voyage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14630ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (2001). Rêverie. *Moebius*, (90), 97–99.

LOUISE DUPRÉ

Rêverie

L'aube, déjà, qui charrie le sel et le vent, l'odeur du varech, le parfum fade du sable mouillé. Vous cherchez à décoller les paupières pour recueillir dans vos yeux la première lumière du jour. À vos côtés, un homme dort, d'un sommeil large, ouvert, comme il réussit à dormir dans une chambre étrangère. C'est votre homme, oui, vous le regardez en souriant. Il ne se réveillera pas. Pour une heure, deux peut-être, vous resterez étendue sans bouger, vous essaieriez de mettre de l'ordre dans la journée qui finira bien par percer le noir. La plage, le repas du midi, une sieste à l'heure où le soleil plombe trop fort pour qu'on puisse le défier, puis une promenade, l'apéritif, et de nouveau le repas, dans un petit restaurant choisi au hasard, après avoir lentement étudié le menu.

Ce n'est pas un vrai voyage. Des vacances, seulement. Ici, il n'y aura pas de découvertes. Les heures succéderont aux heures selon la logique implacable des aiguilles de votre montre, et vous vous retrouverez chaque soir couchée dans ces draps rugueux auprès de votre homme, chaque soir un peu plus bronzée. Cette année, vous aviez besoin de ces jours qui défilent doucement, sans histoire. Le bercement de la mer, et des livres. Le temps ralenti, comme s'il fallait désormais quitter sa vie pour ouvrir une brèche dans la folie du calendrier.

Des cris de joie, maintenant, sur la plage. Des voix d'enfants. Puis les pleurs d'un bambin, et la mère qui sous votre fenêtre le console dans une langue inconnue, sans doute en le prenant dans ses bras. La scène se répétera aujourd'hui dans toutes les langues sur cette boule ronde qui offre de moins en moins de secrets. Archivée, la planète, décrite centimètre par centimètre dans les géographies d'usage, vous pouvez même faire des excursions dans les forêts insensées d'Amazonie, assurée de revenir avec tous vos morceaux.

Vous, l'Amazonie, vous n'y avez jamais songé. Même en regardant des reportages à la télé, les soirs d'ennui. Des oiseaux étranges, leurs cris déchirants dans des arbres dont vous n'arrivez pas à vous rappeler le nom. Qu'importe, au fond, puisque vous n'irez jamais. Ni la protagoniste d'un de vos livres. Ce ne sont pas des aventurières. Elles préfèrent déambuler dans les rues d'une ville, elles entrent dans une librairie ou au musée, elles s'arrêtent parfois, l'été, à la terrasse d'un café, elles observent les passants qui avancent, par vagues régulières, à la sortie du travail, une marée tranquille, comme les flots qui lèchent le sable où vous laisserez bientôt la trace de vos pieds. Car vous marcherez le long de la mer, tous les jours vous vous imposerez une petite balade, jusqu'au gros hôtel, là-bas, au fond de la baie, celui où vous avez refusé d'habiter parce qu'il n'y a pas de chambres avec des balcons donnant sur la mer.

Vous êtes venue dans ce pays pour la mer, plate et calme, à peine traversée de frissons aussitôt avalés par la ligne d'horizon. Calme et plate, oui, un grand lac, a dit votre homme. Vous avez levé les yeux de votre guide touristique et vous avez plongé les yeux dans l'immensité, prise d'une émotion soudaine. C'était ici, tout près, qu'Ulysse avait été séduit par une magicienne. Vous étiez venue ici sans le savoir, sans le savoir vous aviez retrouvé le héros de votre adolescence. Un jour, vous reviendriez, vous suivriez le trajet de son odyssée. Ce voyage-là, vous le feriez, hier vous vous l'êtes juré. Vous y tenez comme à un pèlerinage.

Le mot *pèlerinage*, il résonne à vos oreilles comme une musique d'enfance, les trompettes de la parade, le jour de la Saint-Jean, un feu de sons et de couleurs. Vous preniez place sur le gros mur de pierres avec vos petits frères et vous regardiez les fanfares défilier sous vos yeux. On venait de partout, il y avait des gens qui voyageaient. Des hommes. Votre père aussi, avec son gros camion. Il partait des semaines entières, c'était normal, ces trous dans le temps, vous ne demandiez pas à votre mère quand il reviendrait, vous ne vous inquiétiez pas. Vous ne saviez pas lire, vous n'imaginiez pas la catastrophe.

Elle viendrait, malgré votre ignorance. Cette année-là, vous avez appris des mots qui rimaient, *internement* et

enterrement. Et puis vous avez su ce qu'était la maladie. Votre père à l'hôpital, les sous qui ne rentraient plus à la maison. Des années il faudrait pour s'en sortir, chuchotait votre mère quand elle vous croyait endormie. Votre père ne voyagerait plus, on avait vendu le camion. Vous n'iriez plus chez votre oncle à la ferme, tous entassés dans la boîte peinte en vert. Vous resteriez dans votre ville, vous vous contenteriez d'emprunter des romans à la bibliothèque municipale, vous vous retrouveriez désormais dans les pays merveilleux dont sont faits les rêves.

Ni votre mère ni votre père n'ont jamais senti sur leur peau le picotement de l'eau salée. C'est maintenant, alors que vous avez une tache brune sur la main, que vous vous en rendez compte. On peut vivre toute une vie sans jamais avoir vu la mer. Combien de vieillards autour de vous? Vous seriez curieuse de faire une petite enquête dans l'édifice où habite votre mère, des femmes comme elle dont le regard est maintenant tourné vers cette terre de l'ombre qu'on suppose, de l'autre côté du temps. Elle en parle quelquefois, votre mère, elle essaie d'imaginer les paysages dans lesquels elle circulera, après, même si elle n'est pas croyante. Elle ne croit pas, mais elle imagine, sait-on jamais. Personne ne revient de là, alors aussi bien se faire sa propre histoire.

Vous, vous n'en êtes pas encore là. Un jour, pourtant, vous aurez publié votre dernier livre. Pour l'instant, vous êtes ici, à côté d'un homme qui s'étire tout en vous demandant quelle heure il est. Vous l'embrassez et vous allez tirer les rideaux. La chambre est soudain envahie d'une lumière si crue que vous cherchez à vous protéger les yeux. Entre vos doigts, vous regardez la mer dans laquelle se jettent naïvement des enfants qui croient encore aux contes. Dorée, la mer, fabuleuse, elle se retire maintenant vers ses profondeurs éternelles, et vous la contemplez avec cet émerveillement qu'on remarque, chez les malades, quand ils apprennent, au milieu des odeurs de médecine, que la mort restera, pour quelques décennies encore, une idée vague, vague comme les sonorités d'une langue lointaine.